

LES ARTICLES EN LIGNE

KADATH



Mythes des peuples sans écriture

Myriam Philibert

Septembre 2025

Mythes des peuples sans écriture

Myriam Philibert

La naissance du mythe ?

Qui osera parler de la naissance du monde, et donc de celle du mythe ? Il ne sera pas question ici de « l'origine du monde », le nu peint par Gustave Courbet en 1866, qui fit couler beaucoup d'encre, mais de la genèse des mythes chez les peuples préhistoriques et/ou sans écriture. Cependant, la prudence est de mise... Aujourd'hui encore, certains d'entre eux, en Afrique, en Amazonie, passent leur existence dans l'immédiateté, sans mythes, sans rites, sans histoire. Ainsi, les Indiens Pirahas, en Amazonie, plongés dans l'expérience constante de la nature, parlent de leurs rêves nocturnes, les interprètent et agissent en conséquence. Ils éprouvent, si l'on ose le dire, l'innocence de « l'âge d'or ». Pour Joseph Campbell, les Amérindiens vivent encore dans le mythe premier. D'un autre côté, la plupart des spécialistes actuels de mythologie se refusent à interpréter l'art pariétal et rupestre, se privant du témoignage colossal de ce qui demeure, à défaut de notre lointaine histoire – les graphismes sont muets –, une approche originelle du rite et du mythe. Trop de millénaires se sont écoulés et l'homme occidental a perdu les fondements de sa mythologie. L'art pariétal d'Europe disparaît dans les oubliettes ; des milliers de figurations rupestres, en Amérique, restent lettre morte. Paradoxalement, ce sont les tribus les plus reculées, les plus proches de la nature qui ont su sauvegarder un acquis millénaire, remontant tout au moins à l'homo sapiens... Et à sa sortie de l'Afrique.

De là, ses pieds et ses jambes l'ont porté au fond de la vieille Europe ou, suivant une autre voie, vers la lointaine Sibérie et les Amériques – immense terre vierge à explorer ou piste suivie par des troupeaux, en quête de pâturages nouveaux à prospector. Là où l'animal passe, le chasseur suit sa trace. Les herbivores auraient-ils été plus curieux que les hommes ? C'est ainsi que s'établit une forte distinction entre le chasseur qui se réfère à l'esprit animal, dont il dépend pour sa vie ou sa survie, et le cueilleur puis le cultivateur, évoluant dans une nature où les plantes « parlent », dévoilant leur essence, révélant leur toxicité ou leur apport nutritif. Selon le témoignage de



Page de titre : la Dame aux léopards de Çatal Höyük, ca. 6000 AEC.

Terre cuite, H : 11,8 cm. (Anadolu Medeniyetleri Müzesi

[Musée des civilisations anatoliennes], Ankara, Wikipedia, Nevit Dilmen [talk])

personnes dont l'aire d'habitat est l'Amazonie, les végétaux pernicioeux sont muets alors que les espèces comestibles trouvent l'opportunité de communiquer avec l'humain, à condition qu'il soit réceptif. Ce langage qui rapproche les règnes élève la plante ou l'arbre au rang de déité. Dans les deux cas, un respect mutuel, une entraide implique un jeu relationnel rituel et sacré.

« La révélation se fit par le rêve d'une femme. »
(Peyote)

La découverte du peyotl (ou peyote) donne vie non seulement à une mythologie, mais aussi à des pratiques religieuses... Une bande de chasseurs-cueilleurs parcouraient la Sierra Madre. L'une des leurs, sur le point d'accoucher, perdit la trace du groupe. Elle s'arrêta, épuisée, au pied d'un buisson, pour mettre au monde son enfant. Puis, elle s'endormit et s'éveilla en entendant une voix lui dire « mange la plante qui pousse à tes côtés ». C'était un cactus sans épine, dont elle prit la tête. Avec circonspection, elle y gouta et cela lui rendit force et vie. Elle en ramassa et quand elle retrouva sa tribu, elle fit part de sa découverte à son oncle, qui reconnut la valeur de la plante-médecine. Ensuite, les Huichols enrichissent l'anecdote et l'introduisent dans une trilogie mythique – peyotl, daim, maïs. De la chute des bois du cervidé, naquit le peyotl ; le dieu-cerf lui-même était né dans un bol de maïs. Pour cueillir la plante sacrée, ce peuple effectue un véritable pèlerinage de 400 km, après la récolte du maïs, vers les sources premières de la cactée. Cependant, la condition préalable à ce rite est que le chaman (ou le chef) l'ait vu sous sa forme animale. Dès lors, de grandes festivités se déroulent au retour, dont la danse du peyotl. Le cactus est consommé communautairement, communion avec les dieux, mais seules les visions du chaman, qui détient le pouvoir et connaît les maladies par la divination, ont une signification profonde. Il reste le seul habilité à communiquer avec les dieux et à accéder à leur bon vouloir. Voilà comment prend forme un mythe qui remonte au paléolithique, puis se voit réactualisé avec l'agriculture, et demeure vivace encore aujourd'hui.

À côté, l'art pariétal se révèle comme un splendide livre d'images. Ses concepteurs, comme dans certaines bandes dessinées, n'ont pas laissé de bulles. L'interprétation en reste à l'intime appréciation du spectateur. Ces chefs-d'œuvre ne sont certes pas de l'art pour l'art – la théorie a été abandonnée il y a longtemps –, mais de l'art pour RIEN. Une énigme, un point d'interrogation ? Les grottes peintes ou gravées d'Europe, malgré la virtuosité qu'elles révèlent, seraient trop « jeunes » pour témoigner de mythes originels. Quel est leur message ? Du coup, certains spécialistes de mythologie cherchent d'invraisemblables traces, lesquelles, hélas, présupposent

une suite cohérente trouvée dans le domaine de l'écrit. Rappelons le terme « *muthos* » qui signifie en grec ancien parole, discours, puis fable, légende. La langue française tire de cette racine mot, mutisme et mythe. Peut-être tout est-il dit dans l'association de ces trois expressions ? Énoncer ses idées contribue sans doute à entretenir la polémique. Toute hypothèse peut être prise pour affabulation. Peut-on avancer sinon ? Les lignes qui suivent font suite à *Neandertal et le symbole*, paru dans les colonnes de Kadath en 2024.

Découverte de la dualité

Peut-être convient-il de débiter, justement, avec Neandertal et ses états d'âme ? Il nous aurait transmis une tendance à la dépression. Partons de Bruniquel, long couloir souterrain et expérimentons l'obscurité en opposition avec la lumière diurne. Comme nous, notre lointain cousin a dû appréhender, sans pour autant bien les conceptualiser, les notions de mort et vie, d'intérieur et d'extérieur. Une belle cérémonie s'est déroulée dans les tréfonds. Peut-être a-t-on rêvé ensemble ? Dans la fantasmagorie des ombres et des lumières indistinctes, quelqu'un aura pu entrer en transe. L'énoncé des rêves nocturnes dicte la conduite du jour. Peut-être y a-t-il eu un individu qui a franchi « la porte dans le mur », pour passer au-delà du voile des apparences. Nous ne dirons pas qu'il y a chamanisme au temps de Neandertal, mais nous dirons que les mécanismes d'éclosion du phénomène sont latents, d'autant plus avec l'air raréfié, la perte du sentiment de la réalité que génère toute grotte. Certaines populations vont se contenter d'interpréter leurs rêves pour vivre leur quotidien. D'autres se doteront d'une personnalité plus intuitive qui saura aller plus loin dans l'interprétation du symbole. Les premiers demeurent dans l'éternel présent et les autres abordent le mythe, puis l'histoire, ce qui implique temps linéaire ou temps cyclique. Le sentiment de la perte de l'innocence originelle se traduit, dès le paléolithique supérieur, par la séparation inéluctable entre « profane » et « sacré ».

Cette caverne, apparemment sans fond, nous plonge dans l'antagonisme lumière diurne/ténèbres nocturnes. La dualité intervient en force : vie/mort, féminin/masculin et au bout du compte Bien/Mal, dont nombre de théologies en défendent les aspects les plus extrêmes (fig. 1). Selon la tradition perse, apparaît la dichotomie Ahura Mazda/Ahriman. Orphée évoque la déesse primordiale Nuit, et le lumineux Phanès. Entre paradis et enfer, se déroule l'existence terrestre et un troisième élément se glisse dans le schéma structurel. Comment cela se traduit-il dans le mythe, ou plus explicitement troublant, dans l'image ? La grotte de Rouffignac semble exprimer cet antagonisme. Entièrement vouée à la gloire du Mammouth primordial, elle recèle

une salle un peu plus secrète où le Serpent originel se dévoile. Vie et mort, féminité matricielle et force masculine se côtoient, à jamais placés dans une situation d'opposition des contraires. Le symbole demeure puissant et la narration n'en n'est qu'à ses premiers balbutiements. Au paléolithique, l'image tient encore lieu de parole. Spécialiste de l'art pariétal, André Leroi-Gourhan distingue sans peine des signes symboliques masculins et féminins.



*Figure 1. Dualité : personnages en rouge et noir de l'art rupestre brésilien.
(© Institut national d'anthropologie et d'histoire)*

Suit ou découle alors la découverte de la mort comme d'un sommeil prolongé. Cette fin d'un être cher entraîne à son tour deux attitudes contradictoires : la mort sacrée ou l'anthropophagie, plus ou moins rituelle. Dans les deux cas cependant, l'idée d'éternité est sous-jacente. Elle offre deux aspects : soit le défunt s'entoure d'une aura d'exception et devient, en quelque sorte, « dieu » ou immortel ; soit en ingérant sa substance, on perpétue son essence vitale d'âge en âge. La loi du temps cyclique – vie-mort-renaissance – chère au monde celtique prend naissance ici. Il semblerait que la maîtrise du ternaïre, alternative à la dualité stérile, qui conduit au conflit entre des puissances supérieures et les émanations du monde inférieur – ultérieurement infernal –, soit un acquis des hommes du paléolithique supérieur. La mémoire chamanique intercale ici un « monde du milieu ». Dès lors, le chaman s'affiche comme intermédiaire entre ces divers plans. Tout est-il justement parti de la caverne primordiale ?

La caverne primordiale

L'humanité primitive a abandonné, par la force de changements climatiques, l'arbre et la forêt, pour la marche et la savane, un espace découvert. Quelle idée saugrenue l'a poussée à explorer les grottes, béance noire et manifestement terrifiante ? Pourquoi s'enfermer dans cette cavité matricielle, où la mort attend l'imprudent à chaque pas ? Mère et mort sont inextricablement liées dans cet univers si particulier qui s'apparente au Chaos originel. Certes, ce mot et la notion qui l'accompagne semblent prendre consistance avec les populations du postglaciaire. Les civilisations historiques, la

Grèce en particulier, sauront l'inclure dans la mythologie ou la théologie. Cependant cette hideuse noirceur a comme contrepartie la divine clarté diurne. Serait-ce Nuit qui enfante Phanès ?

La caverne est-elle un ventre ? Dans des passages profonds de la grotte de Niaux, des empreintes de pieds de jeunes humains ont été relevées. On songe à un espace initiatique où les adolescents sont avalés, digérés et régurgités sous la forme d'êtres nouveaux. La caverne est-elle une matrice ? (fig. 2) Voici un lieu qui s'apparente à l'intimité féminine où se succèdent la conception, la gestation et la mise au monde-émergence du nouveau-né ou de la race humaine. Indubitablement, des traces de rites sont attestées dans nombre de grottes préhistoriques. Elles impliquent la marche ou la danse, la musique – une étude a été faite dans la grotte du Portel – et bien sûr, la peinture, la sculpture, la gravure ou le modelage. Tout rite est l'expression gestuelle d'un mythe que le groupe connaît.



Figure 2. Entrée dans la grotte.
(Archives M. Philibert)

« Il se produisit alors [à l'ère de la chasse] une magnifique explosion artistique et tout ce qui témoigne d'une imagination mystique en pleine floraison. »
(J. Campbell)

Cette matrice nocturne ou cavernicole, tout comme Gaïa dans la mythologie grecque ou « Mère Montagne » dans des traditions un peu plus anciennes, accouche sans discontinuer d'êtres vivants – n'est-elle pas qualifiée de « mère des animaux » ? –, de plantes, de minéraux, d'expressions artistiques, etc. Et pourquoi pas du Soleil ? Dans toute l'Eurasie, depuis la Chine jusqu'en terre galloise, se découvre le mythe du soleil disparu, enfermé, prisonnier. La terre n'est plus que désolation et un héros doit tout mettre en œuvre pour découvrir où les ravisseurs du soleil l'ont caché et envisager une stratégie pour le délivrer. Chez les Celtes, l'avatar du jeune dieu solaire se nomme Mabon (de *maponos*, le fils en langue gauloise). Il est l'aboutissement, à une époque historique, d'une tradition dont l'illustration se trouve à Newgrange

en Irlande et remonte au néolithique. Au moment du solstice d'hiver, les rayons naissants de l'astre viennent inonder d'or le fond de la caverne-allée couverte, dévoilant la splendeur de la « chambre de lumière », lieu de méditation d'un autre héros solaire, Oengus ou Mac Oc « le Fils », et thème légendaire largement attesté.




Figure 3. Newgrange (Irlande) : l'entrée de l'allée couverte et la salle du fond, la « chambre de lumière ». (Photos Jacques Gossart)

Selon Julien d'Huy, il existe au moins quatre-vingts versions significativement différentes du rapt du soleil. Déjà, dans les reconstitutions que l'on peut faire des mythes proto-indo-européens, figure, un enfant-dieu *Neptonos, omniscient, auréolé de blancheur. Comme corolaire de l'éclosion matinale des rayons lumineux, s'impose l'archétype de la vierge-mère, lui aussi très présent à l'échelle mondiale.

Dès lors se pose la question de la « création » du monde. Ce mot, actif et masculin, met en œuvre l'artisan tapant avec son maillet, non pour faire jaillir la lumière sacrée, mais pour confectionner le couteau multi-usage dont il se servira au quotidien. Ce type d'approche, même si certains bifaces témoignent, avant tout, d'un profond sens esthétique, reçoit une valorisation seulement à l'époque protohistorique et, bien sûr, au sein des civilisations historiques. Restent la Terre mère ou la Caverne mère, et la Vierge mère. Sur les parois ornées paléolithiques, l'accouchement se voit rarement mis en exergue, alors que figurent des signes ou des symboles sexués. Voilà pourquoi les chercheurs actuels ont recours à une autre terminologie et privilégient l'expression, neutre, d'émergence. Ainsi, pour Jean-Loïc Le Quellec, dans *la Caverne originelle*, l'art pariétal offre un lien indubitable avec ce mythe fondamental et ce terme, issu de traditions autochtones et aujourd'hui employé en place de création ou naissance.

Parlerons-nous de naissance du monde ou d'émergence ? L'inframonde ou la caverne suscitent cette interprétation. Le peuple navajo affirme être le premier

groupe humain à être sorti du ventre de la terre, après de nombreux déboires, en gravissant quatre échelons. Voilà le thème à l'état premier. Il connaît en parallèle d'innombrables variantes dans l'ensemble des Amériques. L'inframonde s'apparente parfois, dans le mythe maya d'Hunhapu et Ixbalanque, jumeaux luni-solaires, au monde des défunts. Pourquoi n'y aurait-il pas eu une approche analogue en Occident, au « temps des cavernes » ? Pour l'être humain, la naissance (ou la renaissance) semble un trait fondamental et la caverne originelle se vit comme une réalité ontologique. Dans d'autres cas, cette sortie de terre se présente davantage comme une naissance ou la venue à la lumière diurne d'une humanité conçue et arrivée à la vie dans un monde ténébreux et clos. Le tout, alors, consiste à trouver un allié (souvent animal) pour percer un trou dans cette coque et aller voir ce qui se trame au dehors. Un arbre gigantesque sert alors de poteau (chamanique) pour accéder à ses fins. Souvent, il y a dérapage ou fauteur de troubles et une partie de l'humanité reste prisonnière à jamais de ce lieu qui devient infernal et odieux, voire hanté. Il y a toujours une volonté de s'extirper de sa condition et de multiples obstacles à dominer.

L'inframonde et la caverne, dont elle sert de bouche, sont donc à l'origine d'une série complexe de thématiques. Il ne semble y avoir aucune peur à la perspective d'entrer dans cet univers inconnu. Aucune différence significative ne semble perçue entre la nuit sans étoile et la grotte. Cette dernière paraît protectrice lors d'une tempête inopinée. Une sorte de nostalgie des origines habite plutôt ceux qui ont le privilège de pénétrer dans la grotte (peinte ou non) lors d'une cérémonie. Ainsi, les sept cavernes, illustrées par la grotte de Chicomoztoc, selon le mythe toltèque, sont le lieu originel d'où ce peuple est issu. Sur un dessin, des empreintes de pas marquent

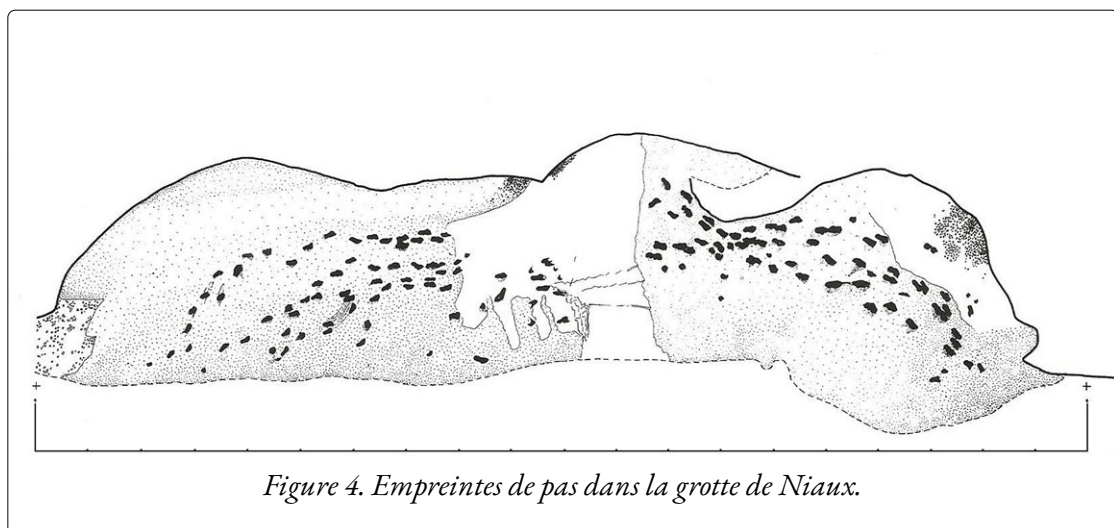


Figure 4. Empreintes de pas dans la grotte de Niaux.

ce départ vers l'inconnu. Les îles du nord du monde jouent un rôle analogue dans la tradition irlandaise. Ce point source, devenu imaginaire au fil du temps, conserve une telle valeur ontologique que toute grotte est susceptible de servir de lieu cérémoniel et initiatique pour le jeune garçon dans son apprentissage de la vie d'adulte, marquée par la chasse au paléolithique. Les empreintes de pas, à Niaux, corroborent, semble-t-il, ce type d'interprétation. (fig. 4)

Pouvons-nous aller plus loin et intégrer cet espace dans le processus vie-mort-renaissance ? Rappelons que nombre de cavernes ont servi de lieu sépulcral tout autant que d'habitat. Un curieux mythe d'émergence australien relate trois cas de figures précis. Sauterelle sort la première du monde souterrain, découvre le monde intermédiaire, y vit et meurt. Elle retourne dans la caverne primordiale pour changer de peau. Python la dévore et ce sera lui qui aura ce privilège, devenant le seul immortel connu. L'homme, pour sa part, est mortel et le restera ! Tous les règnes n'ont pas le même sort. Cependant, l'idée que dans la grotte, où l'on dépose le cadavre, s'effectue une transformation et que la sortie de celle-ci équivaut à une naissance ou une renaissance, semble ancrée dans la psyché humaine.

Pour les spécialistes de mythologie, l'émergence n'est pas attestée en Europe, sur le plan mythologique. Cependant, ils affirment que la grotte ornée prouve l'existence d'un tel schéma ! Comment, face à cette attitude restrictive et ambiguë, poser la question de l'existence du « mythe de la Caverne », dont Platon donne une vue philosophique ? Selon une version réinterprétée de celui-ci, des hommes sont prisonniers dans une cavité, à la merci d'un gardien qui élève des troupeaux. Celui-ci se nomme Polyphème dans la tradition grecque et c'est un cyclope – un géant à la tête ronde ou un autochtone ? Selon Julien d'Huy, ce thème renouvelé est présent en Gascogne, en Grèce et en Amérique du Nord. Une autre approche, celle du conte *Jean de l'Ours*, narre les mésaventures d'une jeune fille qui, ayant dansé dans l'herbe d'égarement, se retrouve enfermée dans une caverne avec un ours. Reviendrait-on aux origines de l'histoire ? L'ours passe pour l'ancêtre mythique de l'homme. La belle Orsane met au monde un garçon qui grandit peu à peu. Jamais une négligence du geôlier ne lui permet de s'enfuir. Un jour pourtant, son fils devient assez fort pour ôter le rocher qui obstrue la grotte, pendant une absence de l'ours. La mère et le jeune homme connaissent enfin la lumière du jour ! L'ours n'a-t-il pas été l'hôte de ces profondeurs enténébrées, en concurrence avec l'homme ?

L'animal et l'homme

Tout aussi fondamental que la caverne originelle, l'animal est emblématique pour l'homme, comme nous l'enseigne l'ours modelé dans l'argile de Montespan, gardien incontesté des tréfonds souterrains. Seuls les préhistoriens en charge de dresser des inventaires s'intéressent à la présence animalière dans les grottes ornées et mettent en exergue son rôle primordial – les statistiques sont probantes. Par importance décroissante, on constate la présence des signes, puis des animaux et enfin des traces humaines. Ici, les mains négatives ont une place de premier plan – affirmation d'un pouvoir, d'une identité, ou message laissé selon les doigts repliés ? Dans nombre de grottes, les griffades d'ours marquent de leur empreinte les parois. En revanche, les spécialistes de mythologie répugnent à traiter le sujet, l'être humain leur semblant tellement plus significatif en tant qu'espèce qu'ils le classent, comme la plupart des scientifiques, tout en haut de l'échelle des valeurs. Cet anthropocentrisme n'était nullement de mise dans l'univers des chasseurs du paléolithique. Peut-être le deviendra-t-il au temps des éleveurs où le rapport avec l'animalité change, du fait de la domination de l'homme sur la bête sauvage ?

Les grottes de Bruniquel, Chauvet, du Regourdou ont été fréquentées par les ours, en alternance avec les hommes, ce qui explicite l'importance de cet animal dans notre imaginaire. Une relation particulière s'est nouée, dès le moment où le régime alimentaire humain s'est tourné vers la consommation de viande. Dans le monde des chasseurs, l'Animal-Maître revêt une importance colossale. Il domine son adversaire. Certes, il sert de proie, mais par son sacrifice, il devient une sorte de messager des autres mondes. En dépit du fait que les esprits rationnels le nient farouchement, il faut bien admettre l'existence d'un « culte » des crânes d'ours chez Neandertal et ultérieurement dans la grotte Chauvet, où l'un d'entre eux a délibérément été posé sur un socle rocheux, en signe de vénération. Qu'importe qu'aucun témoignage légendaire avéré n'atteste de ce fait notoire ! (fig. 5)



Figure 5. Crâne d'ours sur un piédestal, dans la grotte Chauvet. (© C. Fritz)

Pour conforter ce rapport privilégié mais déjà empreint de sacralité entre l'homme et l'animal, peut-être est-il opportun de rappeler la légende de la danse du bison et du retour à la vie du troupeau chez les Pieds-Noirs. Un groupe humain vient de se livrer à sa façon de chasser favorite, affoler le troupeau pour que les bêtes aillent vers un précipice et tombent dans le vide. C'est la curée. Or, l'un des chasseurs, le chef, a été tué. Sa fille effectue un rituel magique pour qu'il revienne à la vie. Grand-Père Bison assiste à la scène et enlève la jeune fille pour l'épouser. Celle-ci rechigne à cette union et geint sur son sort. Bon prince, l'ancêtre lui propose de lui rendre la liberté si elle ressuscite les bisons morts, qui sont tous ses frères, ses fils ou ses cousins. La jeune fille obtempère. Elle peut retourner auprès des siens qui désormais exécuteront la danse du bison, acte d'harmonie entre les règnes et de reconnaissance envers la race des bisons, qui permet à l'homme de se nourrir.

Sur les parois peintes paléolithiques, un foisonnement de vie se remarque. Ainsi, les animaux semblent surgir de la roche dans la grotte Chauvet ou basculer dans des diaclases à Lascaux. Souvent, les artistes se sont contentés d'accentuer les formes qu'ils avaient vues naître dans celle-là. Lors d'une transe légère, il est aisé de voir les reliefs s'animer. Jean-Loïc Le Quellec admet que leurs aspects ont contribué à la création de l'œuvre d'art. En quelque sorte, les animaux émergent de ces derniers. Une preuve de la fascination exercée par l'apparence des reliefs rocheux sur les populations anciennes se voit avec la roche du mont Bego qui a l'apparence d'un visage humain. Pourquoi les pasteurs de la fin du néolithique auraient-ils reproduit cette image naturelle de la montagne dans leurs propres graphismes ? Pour en revenir aux grottes paléolithiques, a été émise l'hypothèse que les chasseurs ont visualisé les animaux en prévision d'une chasse à venir. Quelle que soit leur motivation, le résultat est là : un univers animal reconstitué dans le fond de cavernes fréquentées selon une périodicité qui nous est inconnue, pour une motivation inconnue, l'enseignement d'un groupe ou une fastueuse célébration à la gloire de l'Animal. Le rite est l'expression gestuelle, peinte et/ou musicale d'un mythe, ici oublié.

Toutes les espèces animales ne sont pas également réparties dans les grottes ornées. Selon Jean-Loïc Le Quellec, les équidés ont la préférence (environ 30%), devant les bovidés, les cervidés, puis les caprinés et les mammouths ; enfin, bien que redoutables, les carnivores semblent n'avoir que peu d'importance. Une symbolique est indubitablement attribuée à chaque genre. Laquelle ? L'être humain a-t-il été subjugué par la vélocité du cheval, a-t-il été impressionné par la massivité du mammouth ou de l'aurochs, a-t-il été interpellé par la majesté de port du cerf ? À quelle époque a-t-il tenté d'attribuer des épithètes, des qualificatifs, préludes au

mythe, à chaque espèce ? Des expressions, des périphrases ou un dessin « plus vrai que nature » sont les premières ébauches d'un concept qui n'est encore ni perçu dans sa totalité, ni pleinement intégré. L'intuition est facteur de communion entre les individus. Avec Sapiens, la locution devient reine, le conteur fait son apparition et l'imagination crée le vocabulaire adéquat.

Le cheval appartient à la sphère des archétypes. Ambivalent, il naît de l'eau ou se transmute lors d'une apothéose solaire. Qu'il ait eu, de tout temps, la première place se conçoit, bien que la domestication l'ait rabaissé à un rôle important, mais de second plan. Pour leur part, les bovidés, montagne de viande mettant chacun à l'abri de la famine, ont des fonctions diverses. Le légendaire le plus ancien fait du bison, le pilier du monde – comme le mammouth. Avec l'élevage, le couple Taureau divin - Vache sacrée s'étale sur les parois rupestres, au mont Bego ou à Valcamonica. Dans ce bestiaire à la fois immémorial et intemporel, les cervidés s'octroient une place particulière. Leurs ramures semblent issues de l'arbre premier. Elles forment des

doigts qui poussent chaque année... Et le lien avec l'éternité se dessine. Le cerf gagne une fonction de passeur d'âmes qu'il a toujours dans les steppes asiatiques, où il demeure l'auxiliaire précieux du chaman. (fig. 6) La mythologie des peuples protohistoriques européens en fait un avatar des luminaires qui nous éclairent, le soleil d'or rouge et la blanche lune. Dans le conte, d'innombrables obstacles se dressent, contrecarrant l'œuvre de hiérogamie dont ils sont les acteurs obligés.



Figure 6. Cerf noir de Lascaux.

Certes, ce ne sont que des thèmes déduits d'une chaîne mythologique remontant à la nuit des temps. Existente cependant des sites privilégiés où se dessinent les prémices d'un canevas mythique. La grotte de Rouffignac est le « sanctuaire », dans le sens d'espace unique et privilégié, à la gloire du mammouth. (fig. 7) Cet animal considéré comme masculin par André Leroi-Gourhan a fonction de pilier du monde, de soutien de la Terre, ce que son héritier, l'éléphant, confirme dans le légendaire.

Curieusement, il se voit associé au serpent dans une salle plus ou moins dérobée. Selon Julien d'Huy, cet être rampant a fonction de gardien et/ou de donateur des eaux dans de nombreuses légendes. Est-il question de celles de la naissance du monde ou de son émergence à l'issue du déluge ? La symbolique du serpent s'inscrit parmi les données les plus complexes qui existent, chaque peuple y apposant sa propre touche. Son cousin, le reptile volant ou dragon, apporte pour sa part pluie, tempêtes et orages. Les mythes proto-indo-européens lui octroient déjà une place d'envergure. Dans la grotte de Rouffignac, l'ébauche d'un mythe ou d'une dramaturgie avec deux acteurs principaux, très différents, semble prendre corps sous les yeux du spectateur curieux ou fasciné. Chacune des grottes ornées paléolithique raconte une histoire fondatrice, un moment de la vie de Sapiens. Trop de millénaires ont passé. On ne sait plus décoder le message.



Figure 7. Mammouth de Rouffignac.

Dans une grotte que les rites « sacralisent », l'Animal-Maître s'impose, esprit, intermédiaire entre le plan terrestre où l'homme laisse son empreinte, dans tous les sens du terme, avec l'appropriation magique par la main négative au pochoir qu'il laisse dans les entrées, et la Surnature.

L'inframonde reste le domaine de la mort et des défunts. Quant au monde supérieur, il ne devient accessible que par l'intermédiaire d'un guide animal ou d'un contact avec les esprits. Il n'est pas question de totémisme mais la voie chamanique s'ouvre avec le concept des trois étages du monde. Quand ? Certains facteurs spécifiques devraient attirer l'attention des chercheurs. Ainsi, les animaux incomplets, souvent sans tête, devraient interpeller la curiosité du scientifique, mais comme il oublie souvent la symbolique, il n'y voit qu'une anomalie et occulte le lien avec l'univers spirituel qu'elle représente. Certes, il va s'extasier sur des animaux « fantastiques » tels que les « antilopes » de Pech-Merle ; certes il va commenter le « Sorcier » de la grotte des Trois Frères, tout en niant l'évidence ; sa relation avec le phénomène de métamorphose. Or, celui-ci est spécifique du chamanisme. Élément

à porter au crédit de l'essor d'une relation particulière avec la nature, dans le milieu paléolithique, la métamorphose apparaît et elle traversera les âges jusqu'à faire le bonheur des citoyens romains, avec un titre tel que *l'Âne d'or* (ou *les Métamorphoses*), d'Apulée. Au paléolithique, notons des femmes-bisons modelées dans l'argile à Pech-Merle, ou des femmes-ours gravées sur une baguette, à Isturitz. Traversant les millénaires, Femme-Bisonne-Blanche devient une figure emblématique du mythe de la pipe sacrée chez les Sioux. Un fil ténu court le long de la ligne du temps... Sur les parois rocheuses, des êtres humains sans tête, des masques rituels s'ajoutent pour confirmer une ambiance cérémonielle, où des êtres de pouvoir finissent par se distinguer des autres membres de la tribu.

D'autres indices, colportés dans nombre de légendes corroborent l'hypothèse chamanique. Ainsi, la référence aux trois étages du monde, souvent attestée, se voit mise en exergue sur les gravures du mont Bego ou dans d'autres sites rupestres. L'aboutissement de la transe chamanique, à laquelle contribue l'air raréfié des grottes, la perte des notions d'espace et de temps lors d'un séjour prolongé dans un espace cavernicole, se lit dans « la fureur sacrée » qui anime la plupart des guerriers des époques protohistoriques. Comment alors douter de l'existence d'Animaux-Mâîtres ? Comment douter du chamanisme préhistorique ? Il paraît directement attesté en Europe avec la somptueuse sépulture mésolithique d'une femme à Bad Dürrenberg (Allemagne).

Reste la chasse cosmique, un mythe qui se développe à un moment incertain de l'histoire humaine. Un chasseur infatigable, obstiné, poursuit son gibier qui n'a d'autre alternative que de s'élever vers les cieux et de disparaître dans le firmament, devenant étoile parmi les constellations. Le légendaire à propos de métamorphose, comme celui des êtres humains ou animaux ascensionnés, enrichit notoirement le légendaire grec. Le « vol magique » demeure l'une des prérogatives du chaman.

Temps du rêve

Et l'on en vient au « temps du rêve ». Ce concept, en Australie, a été popularisé au travers d'ouvrages comme *Message des hommes vrais au monde mutant* (1991) de Marlo Morgan, ou par *le Temps du rêve : la mémoire du peuple aborigène australien* (2003) de Cyril Havecker. Ce n'est pas une spécificité de cette contrée, mais sa présence en Australie suppose la navigation et l'arrivée des Sapiens sur ce continent à la faveur de la montée du niveau marin. Il n'est pas toujours clairement mentionné, car son évidence est manifeste dans toutes les sociétés traditionnelles. Entre la vie quotidienne et la mort sans appel, prend place ce temps du rêve, moment

particulier, irréel bien que souvent hautement significatif. Chez les populations de chasseurs cueilleurs qui subsistent encore aujourd'hui, il est un véritable moment d'appropriation d'une « autre » réalité, même si les visions nocturnes conditionnent le déroulement de la vie de tous les jours.

L'Australie présente le mérite d'une mémoire collective inchangée au cours des millénaires grâce à l'art rupestre qui valorise le mythe, aux signes qui l'explicitent, et à une tradition initiatique vivace. Un Premier Être, semble-t-il venu des cieux, rêva le monde et lui donna forme. Une approche analogue est présente dans le corpus mythique américain. Dès l'instant de cette « création » par le songe, tout s'organise sur terre. Des générations de Sages se chargent de la transmission du message aux « hommes noirs », comme les Aborigènes se nomment eux-mêmes, à savoir l'harmonie avec la nature qui les environne et avec les puissances colossales qui appartiennent à d'autres plans de réalité. Ainsi, un savoir immémorial et un acquis ont pu être préservés inaltérés au fil du temps. Des peintures ornent ainsi des grottes secrètes qui sont des sites sacrés, car voici l'endroit où l'histoire de la tribu est enregistrée. Ce ne sont pas des lieux de culte dans la mesure où l'existence entière de chaque individu se vit comme une perpétuelle communion avec la terre et l'environnement. Périodiquement ont lieu des cérémonies ou des dramaturgies en lien avec le « temps du rêve ». Ce dernier se subdivise en trois étapes : le temps d'avant le temps où rien n'était réellement formé ; le temps du rêve, après l'apparition de la terre (féminine) – la conscience a alors engendré la réalité – ; et maintenant, époque d'inéluctable déclin. (fig. 8)

Figure 8. Peintures rupestres d'Awunbarna. (Australie)

Vol du feu

« Le “roitelet-à-la-queue-de-feu”, remarquant que les corneilles s'amusaient à disperser des tisons, en ramassa un et s'envola avec. Un faucon appelé Tarrakukk enleva le tison au roitelet, et mit le feu à tout le pays. Depuis cette époque il y a toujours eu des feux. »

(Australian Aborigènes, cité par James Frazer)

En folkloriste consciencieux, James Frazer fait un tour du monde des mythes relatant l'origine du feu. La découverte de ce bien précieux, au cours de l'évolution de l'humanité, a eu un retentissement considérable. Il fallait que ce soit des êtres

hors du commun, qui portent à la connaissance de tous, cette avancée significative – chauffage, éclairage, séchage et cuisson des aliments, etc. Généralement, les animaux (ou des êtres spéciaux ayant revêtu une forme animale) sont impliqués dans ce processus civilisateur, les oiseaux en particulier. De l’Australie à l’Europe, ils se montrent les diffuseurs attitrés de l’invention.

Cependant, un autre mythe australien met en scène un protagoniste inattendu : le reptile. Il y aurait donc un feu « ouranien » et un feu « chthonien ». Détenteur de tisons, l’aspic sourd les cache jalousement dans son corps. Les autres animaux aimeraient bien bénéficier de ce don qui viendrait du monde d’en bas. Il faut la ruse et les pitreries de Petit Faucon pour que le serpent se déride et se mette à rire. Les brandons s’échappent alors.

Voilà la préhistoire du mythe, où le merveilleux et les êtres qui le peuplent facilitent la vie de chacun. Plus élaborées, des légendes africaines narrent que ce sont les femmes qui possèdent ce bien précieux, que convoitent les hommes. Elles sont rusées et ne se laissent pas aisément amadouer. Quant à l’aventure de Prométhée, elle met en exergue le rebelle généreux, qui devient inventif pour une juste cause, sans se soucier du prix à payer.

Ménagère mystérieuse ou Féminité sacrée ?

Dans son ouvrage, *Cosmogonies*, Julien d’Huy se lance dans une description de cycles en lien avec les quatre éléments : cycle du feu et son inévitable Prométhée ; cycle de l’air, avec les affriolantes femmes-oiseaux ; cycle de l’eau, avec le plongeon cosmogonique. Il substitue à la terre la ménagère mystérieuse. N’est-ce pas un peu dévalorisant que d’appréhender la femme devenue prolétaire, chargée des basses besognes, voire esclave ? Certes, la condition féminine a largement été tributaire de l’instauration du patriarcat, au début de l’histoire. Comment était-elle vécue auparavant ? Comment est-elle vécue en Inde actuellement ? La féminité dite « sacrée », la maternité triomphale sont des réalités ancestrales que l’on tend souvent à oublier. Du coup, d’anciennes hypothèses ou théories pourtant réalistes et logiques sont rejetées sans ambages...

Prenons les quatre éléments. Il est communément établi que l’eau et la terre sont généralement considérées comme féminines. Cela n’a pas de rapport avec la mythologie : c’est une question de polarité. L’air et le feu sont masculins. Certes, quelques mythologies prennent des libertés face à cet état de fait. Geb est dieu de la terre, dans l’un des canevas légendaires de l’Égypte ancienne. Les mythologues s’appuient souvent sur le départ de Sapiens depuis l’Afrique pour investir les autres

continents. En ces temps-là, la terre se concevait comme féminine. Ultérieurement, celle-ci a pu s'offrir une charge masculine. Cela devient alors un mythe secondaire !

Aux époques les plus reculées, la terre n'est pas une divinité au sens où nous l'entendons aujourd'hui, l'appréhension du monde environnant étant différente de la nôtre. Elle était considérée comme une entité respectée et avec qui on vivait une relation symbiotique. La terre, la nature, la caverne représentaient la féminité, parfois la maternité. Ou son contraire ! La Mère prolifique, donatrice de la vie, répond à l'ogresse dévoreuse qui répand la mort (ou au thème du vagin denté). Peut-être était-elle la maîtresse des animaux ou leur Mère ? La terre passe pour receler en son sein des embryons qui sont des cailloux, et peut-être le germe futur d'une nouvelle race humaine. Chaque femme, soit la jeune fille, soit la mère, pouvait s'identifier dans cette féminité dispensatrice de la vie. Elle devient, à un moment que l'on ne peut préciser, une femme surnaturelle qui donne sans compter. Sur terre, le couple mère-fille, que l'on voit au paléolithique sous forme d'amulettes ou de représentations picturales, aura un retentissement dans le néolithique méditerranéen et jusqu'aux temps anciens de la civilisation grecque. Même si celle-ci bouscule parfois les codes archaïques, elle sait conserver des schémas issus du fond des âges. Le drame de Déméter et Koré, ayant pour apothéose les Mystères d'Eleusis, narre le destin fusionnel de la mère et de la fille, revalorisé par le cycle agricole de l'ensemencement à la moisson et celui, immémorial, de la succession naissance, vie, mort et renaissance.

Plus ancien, paléolithique et localisé en Eurasie, le thème de la femme-oiseau surnaturelle a survécu aux ans et aux civilisations. Aurait-il eu pour source d'inspiration les pendentifs en forme de cygnes que l'on trouve à Malta (Sibérie) ? Ces oiseaux migrateurs appartiennent aux cycles cosmiques. Un chasseur se rend auprès d'un lac et y observe de splendides oiselles se dépouiller de leur vêtue de plumes pour se baigner. L'homme s'approche en catimini et dérobe l'un des manteaux. Quand les femmes surnaturelles veulent repartir, l'une d'entre elles se retrouve nue, à la merci du chasseur. Elle devient son épouse pour un temps, puis elle découvre ses ailes dans un coffre et s'empresse de s'envoler définitivement. Il est contre-nature qu'un homme ordinaire s'allie avec une créature de l'Autre monde. Ce canevas a pour aboutissement les sirènes odieuses de la mythologie grecque, les femmes-oiseaux au buste et à la tête féminine et au corps de hibou du folklore russe, ou la légende de Mélusine, femme-serpente ou femme-oiseau.

Avec le néolithique et le changement de mode de vie au profit de l'agriculture, le profil d'une Terre mère ou d'une « Grande Déesse » se dessine et devient un terme acceptable. (fig. 9) Cependant, cette idée se voit contestée, critiquée, parfois avec

véhémence, par nombre de chercheurs actuels, quelque peu imbus d'eux-mêmes, oublieux du fait que la femme met au monde ses enfants. Le père intervient-il ? Rappelons les nombreuses figurations féminines, tant au paléolithique – la grotte de la Vache faisant exception, avec ses profils masculins, étalés en abondance –, qu'au néolithique. L'exceptionnelle valorisation de la maternité (fécondité, fertilité) se doit d'être soulignée. La femme représente l'avenir de la race et la sédentarité. Cela va de pair, évidemment, avec le rôle respectif de l'homme, une fonction plus extérieure, axée sur le cadre de vie tribal ou familial.

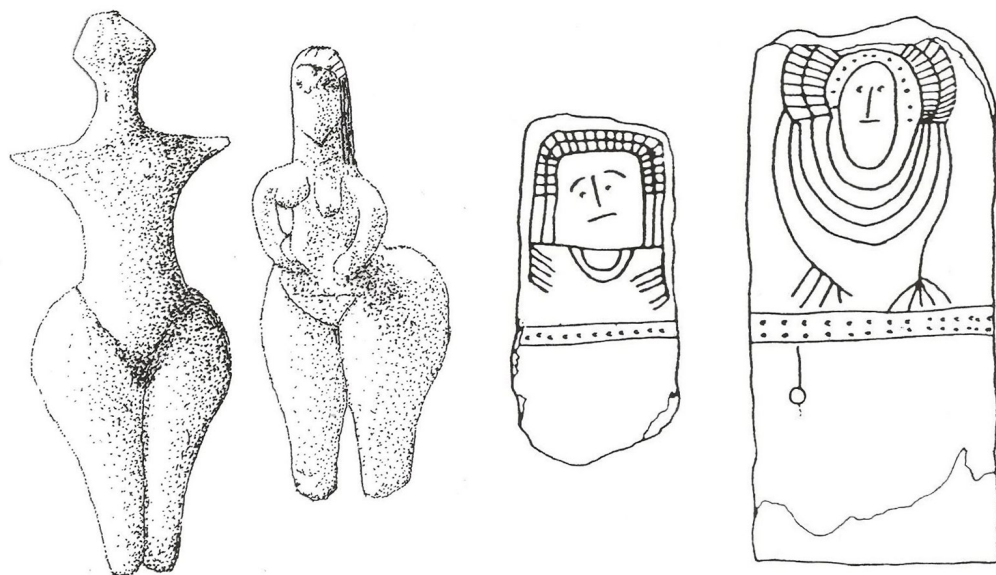


Figure 9. À gauche, déesses néolithiques de la vie et, à droite, idoles néolithique ibériques, avec ceinture, collier, couronne, en lien avec le monde des morts. (G : dessin M. Philibert ; D : d'après M. Armagro Gorbea)

Comment représente-t-on la femme-déesse en ces temps de mutation ? Ce sont, au début, des effigies dans la lignée de celles des époques antérieures. La représentation a valeur de mythe. Une médaille de Marie implique à la fois un contexte mythique et une force emblématique pour celui qui la porte. Au néolithique, l'image d'une femme opulente traduit la divinité liée à l'agriculture. Parfois, elle se voit dotée d'une double personnalité, favorisant fécondité, fertilité et croissance – la Déesse révèle son pouvoir créateur et l'univers devient son corps – d'une part, et de l'autre, accueillant le lot des défunts dans la caverne mythique ou l'hypogée. En Inde toute femme est considérée comme une déesse.

Un autre aspect de la féminité maternelle, attesté par une riche documentation, se lit dans le mythe de la vierge-mère et du dieu-fils lumineux, né d'elle. Quant à la « ménagère mystérieuse » dont parle Julien d'Huy, avec pour exemple celtique Macha à la crinière rousse qui vient aider un paysan un peu benêt, elle rejoint le thème des femmes-oiseaux. Ici l'avatar de la déesse prend les traits d'une jument susceptible de battre à la course les chevaux du roi. Sa mission accomplie, elle s'éclipse aussi aisément qu'elle s'était manifestée.

Naissance de la terre et des dieux

Plus encore que la terre, les eaux offrent une remarquable ambivalence. Tantôt masculines comme l'Océan, les fleuves, tantôt féminines comme les nymphes qui peuplent les lacs, les rivières, les sources, que ce soit en Grèce ou dans le monde celte, elles participent de deux natures. Toutes sont considérées comme fécondantes. Chez les Celtes, Bormo devient l'épithète du dieu guérisseur des eaux bouillonnantes, tandis que Druentia représente la rivière tumultueuse et indomptable. Au néolithique, la Grande Déesse se voit souvent liée aux eaux fluviales. Ultérieurement, Vénus anadyomène émergera de l'écume de la mer, matrice liquide ayant reçu l'ultime semence d'Ouranos, le Ciel étoilé. Toujours est-il que l'eau originelle entretient nombre de mythes. Ne représente-elle pas, finalement, ce qui est virtuel, asexué ou antérieur au monde ?

Et si l'Eau avait précédé tout ce qui existe. On oublie le temps du rêve pour une réalité tangible : la vie sur terre est née dans l'eau. Ce dernier mythe est-il postérieur au précédent ? Est-il revalorisé par les déluges successifs qui ont impacté le globe terrestre au cours de temps immémoriaux ? La naissance s'avère chaotique, car il faut un valeureux héros, souvent issu du règne animal pour aller quérir au fond des abysses du limon pour en confectionner la terre. Les bisons modelés dans l'argile du Tuc d'Audoubert ont-ils été façonnés pour commémorer ce haut fait ? Ou est-ce simplement une première approche de l'art plastique et de la sensation créative ?

Comme mythe, les chercheurs actuels s'extasient sur le modèle du plongeon cosmogonique, originaire d'Océanie alors que le thème du déluge existe partout sauf dans ces contrées. De quelle époque date cette aventure que l'on retrouve de part et d'autre du détroit de Béring ? Du paléolithique supérieur, de l'opinion de ceux-ci ! Est-il originel ou actualisé à l'issue d'un cataclysme ayant submergé la terre ? Pour une raison non définie, l'oiseau plonge au sein des eaux primordiales ou dans les profondeurs ténébreuses de l'inframonde. D'en bas, il rapporte dans son bec une poignée de terre. Le plongeon (ou huard) a un bec pointu mais court, ce qui

expliquerait son choix dans l'entreprise périlleuse à laquelle il se livre, pour former la terre. Faut-il voir ici une variation active du mythe d'émersion (ou émergence) ? En Russie, une alternative se voit proposée. Le mammouth part en quête de boue, de glaise, de terreau, de matière consistante pour créer ou recréer la planète. En Amérique, ce sont le castor ou la tortue qui s'inscrivent héroïquement dans cette quête. Aurions-nous une première approche du concept de création ? Le devenir de ce mythe se lierait avec tous les actes de fondation de temples, de cités, d'empires. Cependant, l'émersion d'une île première sans le secours d'un animal fouisseur se lit dans la mythologie de l'Égypte ancienne.

De manière universelle, la Terre est considérée comme sainte. Voilà ce qu'aurait proclamé, selon une légende accrocheuse mais non avérée, le chef Seattle quand les blancs voulurent acheter les terrains des Amérindiens. Ici, elle reçoit une valorisation féminine, ce qu'elle semble avoir eu dans les mythes les plus archaïques. Selon les civilisations, elle peut avoir pris ultérieurement une connotation masculine. Le concept de Terre mère paraît présent anciennement. L'antique et prolifique Gaïa qui enfante sans cesse, avec ou sans partenaire masculin, en livre une notoire illustration. Qu'importe que ce soit l'oiseau, la tortue ou le mammouth qui aient contribué à sa formation ! Quand naissent les dieux ? Les esprits les précèdent dans l'histoire du mythe, et certaines populations autochtones restent dans la sensation d'un monde, où les plans supérieurs (et parfois inférieurs) sont dévolus à ces entités indéfinissables et immatérielles qui, parfois, communiquent avec certains êtres humains élus. Il semblerait que les dieux naissent avec le postglaciaire, bien que des sites comme Göbekli Tepe restent empreints d'une tradition millénaire. Les animaux narrent des histoires, et des Animaux-Mâîtres ou Esprits dominent les balbutiements d'une mythologie que l'on est encore impuissant à déchiffrer pleinement. Nulle trace ne marque vraiment le passage d'un concept à l'autre, si ce n'est que dans la plupart des religions, apparues avec « l'histoire », les dieux connaissent une représentation plus ou moins anthropomorphe. (fig. 10)



Figure 10. Pilier n° 56 de Göbekli Tepe.

Au début, le dieu se limite au rôle d'époux de la Déesse. Cette dernière se livre dans toute femme et toute féminité offre un caractère « sacré ». Pour sa part, le dieu acquiert puissance et autonomie en devenant souverain – la royauté revêt un net caractère solaire. Alors, il peut s'enhardir à reléguer au second rang sa parèdre. Les peuples continueront pourtant à la vénérer, en raison de ses bienfaits. Au néolithique, deux catégories de divinités font leur apparition : celles qui sont en lien avec le pouvoir de la Nature, et des divinités plutôt masculines, tribales, héritières des Animaux-Maîtres immémoriaux. Des divinités-plantes pourraient marquer le passage d'un mode de vie de chasseur-cueilleur à un autre, plus axé vers la production de plantes nutritives ou de céréales. L'exemple du Peyotl pourrait attester de cette étape civilisatrice intermédiaire. Toujours est-il que la période néolithique demeure le moment incontestable de la prééminence de la Déesse. Celle-ci, solide, voire massive, a une sœur, la déesse muette qui veille sur les tombeaux. Cependant, la dualité se voit marquée aussi par la présence de symboles opposés, serpent et soleil. Et avec des sites comme la vallée des Merveilles, cet antagonisme se voit illustré par des « divinités » cornues, préfigurant le Taureau céleste et la Vache sacrée.

Dans les mythes proto-indo-européens, comme dans les reconstitutions de la mythologie grecque de l'âge du bronze, nous constatons la présence de trois dieux et d'une déesse, souvent sans nom. Rappelons que le mot « dieu » a une origine indoeuropéenne. Ensuite, toutes les civilisations agricoles se dotent d'un panthéon plus ou moins varié. Le patriarcat impose une domination masculine... Et les femmes changent avec l'apparition du métal, de la guerre et du héros qui se sacrifie ou triomphe dans un bain de sang. La Terre perd sa primauté et certains la dénigrent encore actuellement, lui refusant un statut élevé.

Il ne reste plus, à l'homme ou à la femme, qu'à se lamenter sur son sort, à épiloguer sur le présent Âge de Fer et à regretter amèrement un temps fastueux où la terre était belle, riche et féconde. La nostalgie du paradis originel se révèle comme l'un des mythes les plus fondamentaux de l'humanité. Dès les débuts, avec ou sans conscience d'une faute commise à l'égard de l'ordre cosmique, l'homme a le sentiment que ses aïeux vivaient dans un monde idéal d'opulence, de bonheur, au sein d'une nature où régnait la profusion. Il aspire à le retrouver à l'issue d'une destruction titanesque.

« Yahvé Dieu planta un jardin en Éden, à l'est et il y mit l'homme qu'il avait modelé. Yahvé Dieu fit pousser du sol toute espèce d'arbres séduisants à voir et bons à manger. »
(Genèse)

Sur l'auteure de cet article



Myriam Philibert est archéologue et docteure en préhistoire (université de Paris 1). Elle est l'auteure de plusieurs ouvrages sur la préhistoire et les mythologies, en particulier celtique, parmi lesquels : • *L'Alphabet des Arbres*, • *Héros celtes*, • *Les Tuatha Dé Danann, mystique solaire et art de la guerre*.

Chez Kadath, elle a déjà publié de nombreux articles, dont : • *Les Celtes : anciennes controverses, nouvelles hypothèses* ; • *Déeses mères préhistoriques et matriarcat* ; • *Alphabet celte des arbres... et Stonehenge* ; • *L'omphalos du monde, Göbekli Tepe* ; • *Cernunnos et les divinités gauloises*.
(Pour une liste complète, [cliquez ici](#))

Bibliographie

Art rupestre aborigène, *Artark*, s.d.

Spiritualité indo-européenne, *racines et tradition*, s.d.

L'art des cavernes, atlas des grottes ornées paléolithiques françaises, Imprimerie nationale, 1984.

CAMPBELL Joseph, *les mythes à travers les âges*, (1904), le Jour éditeur, 1993.

CAMPBELL Joseph, avec la collaboration de Bill Moyers, *puissance du mythe*, 1988, J'ai lu, 1991.

CHAUVEY Jean-Marie, BRUNEL-DESCHAMPS Eliette, HILAIRE Christian, *la grotte Chauvet à Vallon Pont d'Arc*, Seuil, 1995.

CLOTTES Jean, LEWIS-WILLIAMS David, *les chamanes de la préhistoire, transe et magie dans les grottes ornées*, Seuil, 1996.

ELIADE Mircea, *mythes, rêves et mystères*, éditions Gallimard, 1957.

ELIADE Mircea, *le sacré et le profane* (1957), éditions Gallimard, 1965.

FRAZER James, *mythes sur l'origine du feu*, petite bibliothèque Payot, 1969.

HUY Julien d', *cosmogonies*, la Découverte, 2020.

LE QUELLEC Jean-Loïc, SERGENT Bernard, *dictionnaire critique de mythologie*, CNRS éditions, 2017.

LE QUELLEC Jean-Loïc, *la caverne originelle, art, mythes et premières humanités*, la Découverte, 2022.

LEROI-GOURHAN André, *préhistoire de l'art occidental*, éditions d'art Lucien Mazenod, 1971.

MARRIOTT A., RACHLIN C.K., *peyote* (1971), la petite Aurore, 1978.

PHILIBERT Myriam, *guide des mythes et légendes*, Dervy, 1994.

PHILIBERT Myriam, *dictionnaire des symboles fondamentaux*, éditions du Rocher, 2000.

PHILIBERT Myriam, *mythes d'origine et arts premiers*, éditions du Rocher, 2003.

PHILIBERT Myriam, *la caverne*, éditions Pardès, 2003.



© Kadath 2025

www.kadath.be – kadathrevue@gmail.com

KADATH Assoc.
Rue de Sambre 12 - A1
B-7850 Enghien, Belgique
Éditeur responsable : Patrick Ferryn
Design et mise en page : Jean Leroy